

ORIGINI

PREISTORIA E PROTOSTORIA
DELLE CIVILTÀ ANTICHE

Direttore:
SALVATORE M. PUGLISI



ROMA 1971
UNIVERSITÀ DEGLI STUDI DI ROMA
ISTITUTO DI PALEONTOLOGIA - MUSEO DELLE ORIGINI

Direzione e Amministrazione: Istituto di Paleontologia. Facoltà di Lettere, Città Universitaria, Roma. *Direttore Responsabile:* Salvatore M. Puglisi - *Redattori:* Barbara E. Barich, Editta Castaldi, Gianluigi Carancini, Selene Cassano, Luigi Causo, M. Susanna Curti, Mirella Cipolloni, Delia Lollini, Alessandra Manfredini, Fabrizio Mori, Renato Peroni, Flaminia Quojani, Adolfo Tamburello, Mariella Taschini
Segretaria: Alba Palmieri.

SOMMARIO

FABRIZIO MORI:

- PROPOSTA PER UNA ATTRIBUZIONE ALLA FINE DEL
PLEISTOCENE DELLE INCISIONI DELLA FASE PIU'
ANTICA DELL'ARTE RUPESTRE SAHARIANA 7

LAWRENCE H. BARFIELD - ALBERTO BROGLIO

- OSSERVAZIONI SULLE CULTURE NEOLITICHE DEL
VENETO E DEL TRENINO NEL QUADRO DEL NEO-
LITICO PADANO 21

KEITH BRANIGAN

- HALBERDS, DAGGERS AND CULTURE CONTACT 47

EMMANUEL ANATI

- EXCAVATIONS AT HAZOREA, IN THE PLAIN OF
ESDRAELON, ISRAEL 59

MIRELLA CIPOLLONI:

- INSEDIAMENTO « PROTOVILLANOVIANO » SULLA
VETTA DEL MONTE CETONA 149

FRANCO BIANCOFIORE

- ORIGINI E SVILUPPO DELLE CIVILTA' PRECLASSICHE
NELL'ITALIA SUD-ORIENTALE
c AMBER FROM THE ENEOLITHIC NECROPOLIS OF LATERZA di
CURT W. BECK 193

RECENSIONI a cura di:

- B. E. BARICH, A. CAZZELLA, M. CIPOLLONI, M. MUSSI, M. TOSI 313

M. D. LEAKEY, *Olduvai Gorge - Excavations in Beds I & II, 1960-1963*.
Cambridge University Press, 1971.

Le volume de Madame Leakey était attendu depuis longtemps et avec impatience. Les milieux scientifiques ont maintenant à leur disposition un ouvrage qui traite d'une façon claire, systématique et approfondie les différents aspects des nombreux problèmes posés par le résultat des fouilles effectuées de 1960 à 1963.

Ce volume s'articule en une série de chapitres, chacun desquels est consacré à l'un des niveaux stratigraphiques d'Olduvai: niveaux inférieurs du Bed I, niveaux moyens du Bed I, niveaux supérieurs du Bed I et inférieurs du Bed II, etc... La description des industries de chaque site est précédée par celle du contexte géologique et des techniques de fouille, ainsi que des difficultés et problèmes rencontrés durant le travail. Le tout est abondamment illustré par de nombreuses planches de dessins, par d'excellentes photographies et par une série de plans riche et détaillée. La description de la morphologie et de la technique de taille employée pour les différents outils est accompagnée de nombreuses mesures qui sont ensuite réunies dans des tables de comparaison statistique.

Cet exposé minutieux et détaillé est précédé par un chapitre de R. L. Hay sur la stratigraphie générale des Beds I et II, la paléogéographie et la sédimentation, les sources de matière première et les datations absolues: ce paragraphe est tout particulièrement le bienvenu, car il fait enfin le point sur un problème complexe, dont les termes n'avaient pas toujours été fournis jusqu'à présent.

Madame Leakey consacre en outre un chapitre aux restes d'hominidés découverts jusqu'en 1965: à chaque reste correspond une brève fiche qui comprend un compte-rendu de découverte, une description et identification des ossements, leur position stratigraphique et les outils et structures éventuellement associés. A ceci fait suite une brève note sur les découvertes faites en 1968, 1969 et 1970.

Les restes d'os de mammifères sur lesquels on peut déceler des traces dues à l'action des hominidés sont également examinés à part.

C'est un chapitre particulièrement important, car il apporte une série d'informations sur le problème encore très controversé qu'est l'emploi de l'os dans le paléolithique inférieur.

A ce propos, il est intéressant de souligner l'observation de Madame Leakey, qui constate que les os que l'on peut considérer comme sûrement modifiés et travaillés sont rares dans le Bed I (5 exemplaires), un peu plus nombreux dans les niveaux inférieurs du Bed II, mais relativement fréquents surtout dans la partie supérieure des niveaux moyens du Bed II et dans les niveaux supérieurs de celui-ci (105 exemplaires, y compris 7 spécimens sur lesquels les traces sont dues à des coups violents, provoqués vraisemblablement, dans le cas de crânes fracturés, pour abattre l'animal).

A ceci, nous pouvons ajouter que les os semblent se diviser en 3 catégories, selon le type de modifications auxquelles ils ont été soumis: la première comprend les exemplaires qui présentent des modifications dues non pas à un accommodement préalable à l'emploi, mais à l'utilisation-même: M. Bordes (F. Bordes, Réflexions sur l'outil au Paléolithique. Bull. de la S.P.F. tome 67, 1970) a parlé d'« outils à posteriori » à propos de lames cassées ou de segments de lames dont le façonnement est nul ou incertain et dont seules les traces d'utilisation prouvent qu'il s'agit bien d'un outil; ici la situation est la même il s'agit de dents d'hippopotames et de suidés portant des traces d'utilisation, ainsi que d'os massifs, tels que des vertèbres de grands bovidés ou des rotules d'éléphants, marqués d'une profonde usure et même de cassures, causées par les chocs reçus pendant leur emploi, qui a pu être celui d'enclume, comme le suggère Madame Leakey.

Le second groupe que nous proposons comprend les os simplement fracturés et utilisés, sans ultérieures retouches, tels que les os longs cassés et présentant une pointe avec traces d'utilisation, et les omoplates: celles-ci sont souvent très endommagées et offrent en outre des traces d'accommodement le long des bords et aux extrémités, ce qui toutefois ne change rien au fait que c'est la morphologie de l'os à suggérer l'emploi auquel on les destine.

Le troisième groupe, enfin, comprend les os que l'on a employés pour en faire des outils dont le type n'est pas plus conditionné par la partie squelettique dont il est tiré, que en l'est un chopper par le galet ou le rognon sur lequel il est aménagé: il y a par exemple plusieurs extrémités d'os longs, tels que des tibias ou des humérus, sur lesquels on a aménagé une pointe par une série de retouches; il est évident que le choix d'un os long plutôt que d'un autre est important pour obtenir une pointe, mais il est aussi indéniable que le raisonnement est plus complexe que lorsqu'on se sert d'un os simplement brisé: on considère l'os comme une matière première, dont il y a lieu de tirer l'outil désiré au même titre que la lave ou le silex, et non plus comme un objet déjà prêt dans son complexe et qui peut servir presque sans aucune modification comme outil de fortune. Ceci est encore plus évident quand on passe aux éclats retouchés d'une façon plus ou moins régulière, comme un quelconque éclat de pierre, ou même à des racloirs

latéraux bien typiques et à un vrai biface sur os! A ce stade, on est donc bien loin de l'Osteodontokeratic Culture, même si l'on ne considère l'os que comme un espèce d'équivalent ou d'ersatz de la pierre et l'on en tire le même genre d'outils, et non pas des objets réellement adaptés à ses propriétés physiques, ce que feront plus tard les hommes du paléolithique supérieur, en s'en servant pour fabriquer des aiguilles, des harpons, etc...

Le chapitre IX expose les résultats obtenus jusqu'à ce jour dans l'identification des abondants témoignages paléontologiques retrouvés à tous les sites et niveaux, mais dans un état souvent trop fragmentaire pour pouvoir être identifiés. Cette étude, toutefois, n'est pas encore terminée et nous n'avons ici qu'un compte-rendu schématique de l'état actuel de la question.

Dans le dernier chapitre, enfin, Madame Leakey tire les conclusions des éléments à sa disposition. Les sites sont classifiés selon leur nature: sols d'occupation, lieux d'abattage (kill sites), sites avec matériel diffus, sites dans des lits de rivières ou de torrents. Chacune de ces catégories est représentée par plusieurs exemples, et l'un des résultats plus intéressants des fouilles d'Olduvai est justement celui-ci, car il donne une série d'indications concrètes pour une reconstruction paléthologique.

A ce propos, il est regrettable qu'une distinction n'ait pas été faite dans l'analyse des différentes parties de sites comme DK et FLK (niveau à *Zinjanthropus*) où l'on peut raisonnablement penser à la présence d'un abri là où les objets sont le plus concentrés: il y aurait alors intérêt à comparer le pourcentage des différents objets avec les zones à forte densité de FLK nord niveaux 1-2, et de FC ouest, où la situation est moins claire; la différence du type d'industrie impliquerait naturellement de sérieuses considérations critiques, mais l'expérience serait intéressante. En tout cas, un examen unitaire alors que Madame Leakey affirme que, si les zones à forte et à moindre densité n'avaient pas été trouvées réunies, les outils qui en proviennent auraient été considérés comme le témoignage de cultures différentes, représente pour le moins une perte d'informations précieuses.

Madame Leakey se livre ensuite à une mise au point courageuse et systématique de l'interprétation des industries d'Olduvai en approfondissant ce qu'elle avait déjà exposé au Symposium de la Wenner-Gren Foundation en 1965, elle examine et rectifie point par point, sur la base des résultats des fouilles plus récentes, l'interprétation de la séquence d'Olduvai qui avait été proposée en 1951 dans l'ouvrage de L.S.B. Leakey. Il en résulte un exposé clair et convaincant, qui laisse la porte ouverte à l'explication de problèmes fascinants tels que le développement de l'Acheuléen alors que l'Oldovaïen évolué suit son cours, l'origine des bifaces de l'Oldovaïen évolué B, l'attribution des diverses industries aux différents types d'hominidés dont les restes ont été retrouvés.

Quant à la typologie suivie dans cette analyse, quelques points gagneraient à être éclaircis: ainsi, on ne comprend pas bien pourquoi

la distinction entre choppers et chopping-tools n'a pas été retenue, alors que dans la description qui est régulièrement donnée des instruments, on parle continuellement des « choppers à retouche bifaciale », en faisant remarquer que les « choppers à retouche unifaciale » sont moins fréquents. Il ne s'agit pas seulement d'une question de terminologie, mais aussi de reconnaître comme type autonome un outil qui est bien attesté à Olduvai-même, comme d'ailleurs partout où l'on trouve de la Pebble Culture ou même seulement des galets aménagés.

Toujours à propos des choppers, la distinction entre ceux-ci et les « heavy-duty scrapers » n'est pas toujours évidente, et M.me Leakey le reconnaît, quand elle affirme, lors du Symposium de Burg Wartenstein (in: *Background to Evolution in Africa*, Chicago 1967, ed. by Bishop and D. Clark, p. 420): « It is often difficult to distinguish a core scraper from a unifacial chopper on typology alone, but the type of usage may be of assistance in determining whether the tool has been used for chopping or for scraping ». Comme tout induit à penser que ce critère a été adopté également lors de la rédaction définitive de l'ouvrage sur Olduvai, Beds I et II, quelques remarques sont à faire: en effet, nul ne met en doute l'importance des traces d'utilisation pour une meilleure compréhension de certains aspects des cultures du paléolithique, et pour l'élaboration d'une typologie fonctionnelle; mais l'on ne peut admettre que les deux critères, morphologique d'une part, et fonctionnel de l'autre, soient mêlés: l'un se rapporte à une définition de tradition culturelle, l'autre de technologie, et il est bien évident que si les deux aspects peuvent se recouper, il ne peuvent coïncider; M.me Leakey elle-même l'admet implicitement, lorsqu'elle parle de nombreux « choppers » qui ont servi comme percuteurs (hammerstones), mais qui n'en restent pas moins, dans sa nomenclature, des choppers!

Un dernier point affronté est celui de la reconstruction paléthnologique, qui est particulièrement efficace, vu la richesse des sites fouillés, et la possibilité de les distinguer dans les différentes catégories dont nous avons déjà parlé, ainsi que la méticulosité des techniques employées et la perspicacité de l'auteur et de ses collaborateurs dans la déduction de toutes les informations possibles. Les comparaisons avec les populations primitives actuelles sont toutefois peut-être un peu trop hâtives, et si la confrontation statistique entre les déchets de cuisine des Hottentots et les restes osseux des sols d'habitation est intéressante et peut permettre de nouvelles déductions et hypothèses, il est imprudent d'affirmer (p. 259): « Judging by the habits of present-day hunter-gatherers it seems likely that the major part of the diet consisted of plant foods, with the addition of small mammals and reptiles, snails, grubs, and insects ». En effet les Hottentots, comme tous les peuples actuels qui vivent encore de chasse et de cueillette, ont été refoulés par les populations à technologie plus avancée dans des régions marginales peu intéressantes pour leurs voisins, où ils ont été obligés, pour survivre, de recourir à des prodiges d'ingéniosité et à toutes les ressources offertes par un milieu ingrat. Tel n'était vraisemblablement pas le cas des hominidés d'Olduvai, qui vivaient dans un milieu riche de toutes sor-

tes de ressources et tres giboyeux, à en juger d'après la quantité de restes d'os de toutes sortes trouvés dans tous les sols d'habitation et les « kill sites »: un individu qui se nourrit d'animaux qui vont des escargots aux éléphants, en passant par les poissons et les gazelles et bien d'autres encore, ne mérite pas précisément l'appellatif de végétarien! En tout état de cause, les résultats de l'étude des dents retrouvées pourront peut-être trancher la question.

MARGHERITA MUSSI

GABRIEL CAMPS, *Amekni, Néolithique Ancien du Hoggar*, Mémoires du C.R.A.P.E., X, 1969, pp. 230.

La memoria di G. Camps, inserita nelle pubblicazioni del C.R.A.P.E. di Algeri, ci fornisce un'ottima illustrazione degli scavi di Amekni I, una delle più vaste tra le stazioni dell'Hoggar (Algeria). Testo importante per gli studi di Preistoria Sahariana ancora così scarsamente dotati di opere che affrontino e sviluppino sistematicamente la trattazione. Questo è invece lo spirito del Camps nell'illustrazione organica e dettagliata del suo lavoro che, interessantissimo, meritava di essere in tal modo valorizzato.

Gli scavi di Amekni, svoltisi negli anni 1965 e 1968 con la partecipazione di due équipes di studiosi, per la direzione dell'autore stesso, furono impiantati in un'area piuttosto ristretta, specie di cavità delimitata da grossi blocchi di varia forma, nella zona est del giacimento. Punto focale dello scavo si è rilevato il grande blocco roccioso (A): di qua proviene il materiale più abbondante.

Una stratificazione in due livelli assai nettamente differenziati nella composizione, è stata osservata in tutto l'ambito dello scavo. Convenzionale invece la creazione di uno strato mediano tra i due sopra accennati che, introdotto per comodità e schematicità di studio, non risponde alla reale situazione verificata sul terreno.

L'analisi dei materiali raccolti, partitamente per classi, si avvale di tabelle riassuntive e di grafici, riducendo al minimo la descrizione: metodo caro alla scuola francese tendente a evidenziare in forma obbiettiva il carattere di un determinato aspetto culturale.

Per quanto sia difficile riconoscere una vera e propria evoluzione nell'industria, e l'autore avverte di tale difficoltà dovuta soprattutto all'aspetto semplificato dei tipi, risulterebbe una maggiore caratterizzazione microlitica del livello inferiore — insieme a rarefazione del materiale — mentre al fronte il livello superiore possiede un'industria abbastanza articolata.

Con analoga linea di studio e di esposizione viene presentato il materiale fittile: anche in questa parte si utilizzano abbondantemente tabelle e grafici istituendo confronti con altri giacimenti, riguardo alla presenza di certe tecniche.

Completano questa parte dedicata all'illustrazione dei materiali,

notazioni di carattere generale relative alle materie prime impiegate e alle tecniche di fabbricazione. Bisogna osservare al riguardo che tali *excursus* nuocciono alla serratezza dell'esposizione, allentando il ritmo di un'analisi che, mentre contiene di per sé elementi di riflessione e di interesse, viene in tal modo diluita da considerazioni troppo generali, se non scontate.

L'esposizione riacquista invece tutto il suo interesse nel capitolo che inserisce i rinvenimenti in oggetto nel quadro del « Neolitico di Tradizione Sudanese ». Vengono riassunte le linee fondamentali della problematica e si fa il punto sull'attuale stato delle conoscenze. Il « Neolitico di Tradizione Sudanese » viene posto in netta contrapposizione con il « Neolitico di Tradizione Capsiana » e i motivi discordanti vengono molto obbiettivamente riassunti. Nel complesso l'A. ci offre una messa a fuoco dei problemi relativi a queste civiltà condotta con profonda competenza e equilibrio di giudizio.

Se nelle linee generali concordiamo con il punto di vista di Camps, una certa perplessità desta il fatto che egli si mostri ancorato ad una definizione tecnologica di neolitico, in base alla quale i gruppi sahariani dovrebbero *tout court* essere considerati « neolitici » data la presenza di strumenti che altrove rispondono a quella definizione.

Riteniamo invece che tale denominazione debba appartenere ad una situazione etnologica ben precisa con requisiti quali la sedentarietà, la produzione di cibo: aspetto che ancora non può essere attribuito ai gruppi sahariani.

Il volume, nato dal lavoro di *équipe* di numerosi specialisti di discipline, si completa con appendici che allargano il discorso a problemi generali: aspetto antropologico, flora, fauna.

Interessantissimi i risultati della datazione al C14 di una ricca campionatura prelevata da settori distinti.

Se ne ricava che la zona in studio costituisce uno dei centri di più antico popolamento del Sahara. E' evidente l'interesse di tale conclusione per il futuro degli studi in oggetto, oggi volti in specie proprio all'individuazione degli originari centri della civiltà mediterranea.

BARBARA E. BARICH

BEATRICE DE CARDI, *Excavations at Bampur, a third Millennium Settlement in Persian Baluchistan, 1966*. Anthropological Papers of the American Museum of Natural History, vol. 51, part 3, New York, 1970, pp. 233-355, 52 illustrazioni.

Preceduta da due succinti rapporti preliminari (B. De Cardi, *The Bampur Sequence in the Third Millennium B.C.*, *Antiquity*, XLI, 1967, pp. 33-41; idem, *Excavations at Bampur, Southeast Iran: a Brief Report*, *Iran*, VI, 1968, pp. 133-155) questa monografia rappresenta il primo ed ultimo contributo diretto della nota studiosa britannica ai

complessi problemi dell'Iran orientale alle soglie dell'Urbanizzazione. L'anno seguente, nel 1967 infatti, a causa di alcuni contrasti insorti con le autorità iraniane, De Cardi non ottenne il rinnovo della concessione di scavo e fu costretta ad interrompere le proficue ricerche, dirottando i suoi interessi verso l'altra sponda del Golfo Persico, nella penisola di Oman. Quest'opera, pertanto, costituisce un lavoro mutilo, che documenta i risultati di un saggio di piccola entità e contiene pochi dati che già non siano presenti nelle precedenti relazioni.

Due elementi pongono in particolare evidenza questo lavoro: l'ottima esecuzione formale ed il fatto che, per quanto ridotto, lo scavo di De Cardi rappresenta l'unica ricerca approfondita sulla valle di Bampur. Il naturale interesse degli studiosi per questa monografia viene, peraltro, stimolato dai risultati delle ricerche parallele condotte ad occidente, nella regione montagnosa a sud di Kerman, e a nord, nel Sistan iranico (C. C. Lamberg-Karlovsky, *Excavations at Yahya 1967-1968*, Cambridge, 1970; M. Tosi, *Excavations at Shahr-i Sokhta, Preliminary Report on the Second Campaign, September-December 1968*, *EW*, XIX, pp. 283-386).

La valle di Bampur, ubicata nel Belucistan, la provincia più estesa e più povera dell'Iran, contiene una sottile striscia di terra fertile, larga a tratti appena poco più di 1 Km. La popolazione, dovunque estremamente rada, a Bampur si concentra in numerosi villaggi che continuano, nella struttura dell'insediamento e nel sistema produttivo, la tradizione preistorica e medievale. Dato il limite imposto dalle scarse risorse idriche, la popolazione ha poche possibilità per espandersi oltre un determinato livello. Una situazione del genere non favorisce evidentemente un processo di urbanizzazione e non dovette favorirlo neppure nel III millennio a.C., stando agli elementi attualmente in nostro possesso. La striscia di terreno coltivabile è comunque molto fertile e permette una produzione estremamente diversificata. Vengono coltivati pomodori, meloni, ortaggi, orzo, frutta e, caso quasi unico in tutto l'Iran, riso accanto a datteri. Questi ultimi, insieme alle stuoie di foglia di palma, rappresentano i soli prodotti esportati dalla valle; il rimanente della produzione agricola serve al consumo esclusivo del mercato locale. L'impossibilità di una superproduzione costante limita l'incremento della popolazione e tale situazione, ricondotta al passato, giustifica le dimensioni ridotte e la relativa concentrazione degli insediamenti nel III millennio.

Il fiume scorre in direzione W-E, nascendo dalla depressione acquitrinosa dello Jazil-i Murian e morendo, dopo circa 200 Km., in un'altra depressione dove, attraverso un'instabile rete di canali, confluiscono anche le acque del Damin, un modesto corso d'acqua il quale risulta culturalmente ed ecologicamente sempre unito al Bampur. Con felice espressione, la valle di Bampur è stata pertanto definita da De Cardi: un segmento della grande arteria naturale che collega il Pakistan all'Iran centrale.

Dall'oasi di Kashan, la strada, dopo aver proceduto parallela alla catena dei monti Kerman, segue il corso del fiume Halil che, attra-

verso lo Jazil-i Murian, si collega al Bampur; successivamente, lungo il corso del Mashkel, si arriva agevolmente nel Belucistan meridionale. Questo percorso non ha subito sostanziali variazioni nel corso dei millenni, come è confermato dalla stessa documentazione archeologica.

Come abbiamo notato, nella valle di Bampur il tipo di insediamento attuale rappresenta di per sé una formula ottimale, conservatasi perciò intatta nei secoli di fronte alle particolari condizioni ambientali. Data la scarsità d'acqua e di terra coltivabile, i villaggi di agricoltori del III millennio raramente eccedono, infatti, i 3 ha di superficie e sono distribuiti a distanza quasi regolare lungo le sponde del Bampur e del Damin.

La prima ricognizione archeologica della zona risale ad A. Stein, che la percorse nel marzo 1932. Furono immediatamente chiare all'illustre ricercatore britannico la datazione e la portata dei rinvenimenti. A lui si deve, infine, lo scavo di dodici tombe a Khurab e di alcune trincee a Damin e a Bampur, il maggior insediamento della regione (A. Stein, *Archaeological Reconnaissances in North-western India and Southeastern Iran*, London, 1937, pp. 112-131).

Com'era logico supporre, le ricerche di De Cardi, nell'autunno del 1966, si concentrano nel grosso *Tapa* di Bampur. Nonostante la costruzione di un imponente castello, in epoca relativamente moderna, si riteneva che parte degli strati preistorici lungo la base di esso non fossero ancora rimescolati. Due trincee furono pertanto scavate nel fianco occidentale della collina; le dimensioni erano ristrette (m. 6 x 2; m. 4 x 3), ma ciononostante De Cardi ha potuto ricostruire una sequenza stratigrafica articolata in sei periodi (Bampur I-VI), che, peraltro, più che rappresentare indici di un cambio culturale vero e proprio, sono piuttosto da intendere come fasi successive di un impianto strutturale, culturalmente abbastanza unitario. Tutti gli elementi della cultura materiale, e la ceramica in particolare, non mostrano infatti che variazioni minime lungo l'intera sequenza, al punto che la stessa autrice ha ritenuto opportuno rivedere in parte i criteri della sua periodizzazione, spingendosi ad affermare che i periodi suddetti possono sostanzialmente ridursi a due: Bampur I-IV e Bampur V-VI. Piuttosto che di *periodi* sarebbe pertanto più opportuno parlare di *fasi*, soprattutto ove si tenga conto delle ridotte dimensioni delle trincee scavate. Il lavoro di De Cardi conferma in tal senso l'ipotesi di Stein: che, cioè, nel III millennio, la valle di Bampur presentava una cultura materiale uniforme, largamente partecipe delle più complete esperienze realizzate nelle regioni circostanti. Data l'importanza di ogni singolo confronto, De Cardi ha quindi condotto un attento ed approfondito esame dei confronti possibili per ciascun frammento ceramico (pp. 270-276).

Fin dalla sua prima pubblicazione, avvenuta nel 1967, la sequenza Bampur suscitò talune perplessità, proprio per il suo eccessivo spezzettamento; ma, fintantoché essa rappresentò l'unica sequenza valida per il III millennio di tutto l'Iran orientale, mancavano le basi per ogni eventuale contestazione. I risultati dei ben più estesi scavi di

Yahya, Shahr-i Sokta ed Hili — quest'ultima nella penisola di Oman — ci consentono ora di dare corpo più concreto ai periodi di De Cardi.

In termini di cronologia assoluta, la sequenza di Bampur si sviluppa, secondo De Cardi, lungo un arco di tempo compreso tra la metà del III millennio e circa il 1900 a.C.. La data finale si basa indirettamente sul riconoscimento di un sigillo a stampo rotondo, del tipo rinvenuto a Bahrain, nel Golfo Persico, su una tavoletta datata al decimo anno del regno di Gungunum di Larsa (circa 1923 a.C.)

(B. Buchanan, a Dated Seal Impression connecting Babylonia and Ancient India, *Archaeology*, XX, pp. 104-107). La ceramica associata a questi sigilli, nel tempio 2 di Barbar, a Bahrain, è vicina a quella prodotta ad Oman nel periodo Umm-an Nar, palesemente identica alla ceramica di Bampur V-VI (K. Frifelt, *Paper read at the 3rd International Conference on Asian Archaeology, Bahrain, 1970*). Questa datazione viene, peraltro, globalmente contestata da Lamberg-Karlovsky in base ai risultati dei suoi recenti scavi a Yahya.

Per ora, comunque, limitiamoci a descrivere i caratteri intrinseci dei periodi messi in luce da De Cardi. La sequenza di Bampur deve ritenersi preceduta da un periodo non rinvenuto negli scavi, noto finora — in base alla ricognizione di Stein — soltanto in tre insediamenti fra i più occidentali, il maggiore dei quali, Chah Huseini, ha dato il nome all'intero orizzonte. La ceramica, piuttosto fine e decorata con precisi motivi geometrici dipinti in nero, risulta molto vicina ai tipi della regione di Kerman, Iblis 2-3 e Yahya V a-c, località queste tutte facilmente raggiungibili lungo il corso dell'Halil Rud. Tali confronti non sfuggono alla De Cardi, la quale non manca di sottolineare che le prime testimonianze di vita sedentaria nella valle di Bampur si possono far risalire ad una chiara influenza delle culture dell'altopiano centro-meridionale, alla fine del IV millennio, parallelamente alla fioritura ed alla espansione della cultura di Geoksjur in Turkmenia e, lungo la valle dell'Hilmand, fino al Sistan. Il rinvenimento di ceramica del tipo Shahr-i Sokta I, a Yahya, in strati dei periodi V a-IV c, starebbe appunto a testimoniare della contemporaneità dei due fenomeni di espansione protourbana, accentrati, l'uno nelle strette valli a sud di Kerman, e l'altro 900 Km. più a nord, sul delta di Tedžen. Fin dai primi insediamenti agricoli accertati nella valle di Bampur, questa si presenta come area d'interferenza, aperta agli stimoli provenienti da occidente (Kerman-Fars), da nord (Sistan) e, nel periodo più tardo, da oriente (Belucistan meridionale-valle dell'Indo).

Il lavoro di De Cardi si appunta, comunque, sui più documentati periodi della sequenza da lei ricostruita a Bampur e qui, in sostanza, distingue una fase d'influenza diretta dal nord, nei periodi I-IV, nella cui ceramica sono nettissimi i collegamenti con Shahr-i Sokhta II-III e con Mundigak IV, 1-2. Purtroppo l'autrice non va a fondo nel giudicare il significato di questi confronti, ricalcando l'antico errore di definire i siti archeologici del Sistan come colline erose dal vento, di scarsa utilità ai fini di una determinazione cronologica. L'errore della De Cardi risulta ancora più grave, considerato che ella era ormai al cor-

rente del fatto che Shahr-i Sokhta e buona parte dei siti circostanti si erano rivelati in ottimo stato di conservazione (M. Tosi, op. cit., p. 290).

I risultati di questi scavi ci hanno permesso di constatare la completa uniformità nelle culture materiali di Mundigak III-IV e di tutti i centri del Sistan, nei periodi S.S. I-IV, riflesso naturale di una situazione geografica che ha quale centro il fiume Hilmand, il cui corso irrigava e poneva in comunicazione entrambe le località. De Cardi, invece, mentre ammette le influenze dirette sistaniche nel periodo Bampur III-IV, esclude quelle con Mundigak. Ora, stando ai risultati delle ricerche condotte nel Sistan, non si dovrebbe più, a rigore, considerare Shahr-i Sokhta e Mundigak come due entità distinte, essendo numerosi gli elementi che portano a definire i due centri quali aspetti di una cultura unitaria.

Discutibile ci sembra, inoltre, l'affermazione che le influenze sistaniche compaiono esclusivamente a partire dal periodo III e si interrompono alla fine del IV. Certamente la valle dell'Hilmand, con la sua dinamica ed integrata cultura, costituì una notevole sorgente di impulsi e, a partire dal periodo Shahr-i Sokhta II, allorquando cioè la comunità sembra svilupparsi autonomamente rispetto alla Turkmenia meridionale, essa dovette influenzare direttamente la valle di Bampur. Abbiamo esaminato uno per uno i 484 frammenti rinvenuti e ben pubblicati da De Cardi, cercando per ognuno di essi i confronti con il ricco materiale proveniente da Shahr-i Sokhta. Balzano agli occhi i due periodi in particolare, Bampur I-IV e Bampur V-VI, ma non mancano le contaminazioni reciproche; cosa che, dato il punto periferico scelto da De Cardi per lo scavo e le considerevoli vicissitudini nelle quali è incorso il deposito a causa dei numerosi seppellimenti islamici, non sorprende affatto.

I confronti si possono, pertanto, riportare alla seguente tabella:

BAMPUR	SHAHR-I SOKHTA	MUNDIGAK
VI V	IV	IV,3
IV	III	IV,2
III II I	II	IV,1
CHAH HUSEINI	I	II

D'altra parte, i contatti con il Sistan continuarono oltre il periodo Bampur IV: i successivi periodi V e VI trovano infatti confronti precisi, ma più sporadici, con Shahr-i Sokhta IV, mentre si vanno parallelamente affermando tendenze locali autonome, evidenti nella produzione della ceramica nero-su-rosso. Si può presumere con sufficiente verosimiglianza che la valle di Bampur, mentre per la sua naturale posizione geografica risultò un'area aperta a tutti gli impulsi, conservò e sviluppò caratteri suoi particolari che si vanno più marcatamente affermando nel periodo V-VI.

La fine del periodo Bampur IV,3 corrisponde, secondo De Cardi, al completo capovolgimento delle relazioni tra Bampur ed i suoi vicini (p. 266). Scompaiono forme e decorazioni di derivazione sistana, mentre si possono istituire confronti tra la nuova ceramica nero-su-rosso, decorata in stile corsivo con fregi di gazzelle in corsa ed altri elementi naturalistici, ed i tipi della ceramica Qal'ah e Shuga (Fars) e Umm an Nar (Oman). Sui collegamenti nord-sud prevarrebbero, pertanto, quelli ovest-est: una situazione quasi analoga a quella del IV millennio, ipotizzata per la cultura di Chah Huseini.

Caratteristica essenziale della nuova produzione ceramica è la sua manifattura al tornio veloce; tuttavia, questo nuovo, rilevante elemento non provoca, a differenza di quanto avvenuto nella Mesopotamia del periodo Uruk, a Siyalk III, 4, nella Turkmenia e nella stessa Shahr-i Sokhta IV, la scomparsa quasi totale della ceramica dipinta. Continuano a svilupparsi alcuni temi in uso nei periodi precedenti, quando non se ne introducono dei nuovi dalle regioni occidentali.

Se, da un lato, i contatti con il Sistan non sembrano essere totalmente scomparsi, come testimoniano i numerosi rinvenimenti di ceramica Bampur VI nelle rovine del Palazzo Bruciato di Shahr-i Sokhta III e sulla superficie di alcuni insediamenti sul delta del Rud-i Biyaban, quelli con le regioni occidentali, facilitati dal corso congiunto dei fiumi Halil e Bampur, non erano mai venuti meno. A Damir, il più settentrionale insediamento finora individuato, è stata messa in luce una tomba ad inumazione nel cui corredo funebre, oltre a 36 ciotole di ceramica grigia, schiettamente sistane (S.S. III), erano presenti due olle a canestro decorate con complessi temi tipici dell'Iran centro-meridionale, e più particolarmente del Fars (M. Tosi, *A Tomb from Damir and the problem of the Bampur Sequence in the Third Millennium B.C.*, *EW*, XX, 1970, pp. 19-20).

De Cardi infatti sottolinea la presenza di marcati confronti tra la ceramica di Bampur V-VI ed i prodotti delle culture di Qal'ah e Shuga, riconosciute parecchi anni or sono da Vanden Berghe nel Maru-i Dasht, la fertile pianura che circonda Persepoli (L. Vanden Berghe, *L'archéologie de l'Iran ancien*, Leiden, 1959, p. 41-44). E' un confronto centrato, reso plausibile da convergenze di forme ceramiche, da tecniche di lavorazione e da sintassi decorativa. La ceramica Bampur V-VI, proveniente dagli strati Yahya IV, B, si presenta con aspetti intermedi: indice, questo, dell'esistenza di collegamenti non

certo sporadici fra i due centri (C. C. Lamberg-Karlovsky, op. cit., pp. 67-71).

Recenti scavi condotti a Tepe Darvazeh, un piccolo insediamento del II millennio localizzato a Maru-i Dasht, 30 Km. circa a S-E di Persepoli, hanno mostrato ceramica di Qal'ah e Shugha frammista in unico orizzonte culturale — Darvazeh I — datato con il metodo del radiocarbonio 1900-1750 a.C.: una determinazione che confermerebbe, pertanto, la datazione indiretta di Bampur VI effettuata in base alla tavoletta di Yale.

Contro una datazione tra la fine del terzo e l'inizio del secondo millennio, per la ceramica di Bampur V-VI, si è di recente posta tutta la serie di determinazioni al radiocarbonio di Yahya IV, C-B, cui si associano peraltro confronti diretti con il mondo mesopotamico (C. C. Lamberg-Karlovsky, *The Proto-Elamite Settlement of Yahya, Iran*, X, 1971, pp. 87-95). Secondo Lamberg-Karlovsky l'orizzonte Bampur V-VI (= Shahr-i Sokhta IV = Yahya IV B = cultura di Umm an Nar), esteso ora a buona parte dell'Iran sud-orientale ed alla penisola di Oman, andrebbe datato alla metà circa del III millennio (2600-2300 a.C.), praticamente contemporaneo, cioè, ai periodi Protodinastici in Mesopotamia (E.D. II-III). Tale ipotesi suscita ancora notevoli perplessità nel ristretto ambito degli specialisti, ma è indubbio che lo studioso statunitense è in grado di sostenerla con più di un'argomentazione solida.

Una ulteriore considerazione meritano, nel contesto storico generale, le connessioni tra Bampur V-VI e la penisola di Oman. Senza dubbio esse rappresentano un fatto nuovo rispetto ai periodi precedenti: un'apertura totalmente diversa il cui significato è da ricercarsi in un più ampio orizzonte geografico. Grazie al lavoro pluriennale della Missione Archeologica Danese, sappiamo oggi che, fin dall'inizio del III millennio, una considerevole popolazione viveva lungo le coste di Oman, nel Golfo Persico e nelle sparse oasi dell'interno, ivi attratta dalle sorgenti pedemontane e dalla pescosità del mare circostante.

I confronti istituibili tra la cultura di Umm an Nar e Bampur V-VI sono numerosi e chiaramente elencati da De Cardi. Si tratta di un fatto di primaria importanza se considerato nella cornice delle discusse relazioni tra la Mesopotamia e le regioni oltre Dilmun, situate sulle coste del « Mare Inferiore », in un periodo in cui il commercio dei sumeri aveva raggiunto il culmine della sua prosperità.

L'identificazione di Mahhān e di Melluhha è sempre stata uno dei punti più difficili da interpretare, nei testi del III millennio. Senza dubbio, le coste indo-iraniche del Golfo, malgrado la loro scarsa attitudine all'insediamento permanente, si svilupparono a vantaggio di un vasto entroterra, che si spingeva fino a Kerman, al Sistan e, lungo il corso dell'Indo, fino al Punjab. I sumeri potevano benissimo ignorare cosa ci fosse dietro alle coste da essi conosciute e conseguentemente denominate.

Il lavoro di De Cardi, nonostante i punti oscuri rilevati, resta pur sempre una ricerca esemplare, specialmente ove si consideri la brevità del periodo trascorso sul campo. Il contributo di questo volume alla vasta problematica delle civiltà proto e peri-urbane dell'Iran sud-orientale è comunque valido e non ci rimane che auspicare una pronta riapertura delle ricerche dirette nella valle di Bampur.

MAURIZIO TOSI

C. C. LAMBERG-KARLOVSKY, *Excavations at Tepe Yahya, Iran, 1967-69. Progress Report I*. American School of Prehistoric Research. Bulletin 27. Cambridge (Mass.), 1970, pp. 1-134; 44 tavole, 56 figure.

Questa monografia del giovane professore di Harvard ha reso noti, con lodevole tempestività, i risultati di tre campagne di scavo condotte tra il 1967 ed il 1969 a Tepe Yahya. Tale sito, nonostante le dimensioni relativamente modeste, si sta rivelando come una vera e propria miniera di informazioni per lo studio delle relazioni economiche e culturali che, tra la fine del quarto millennio a.C. e l'inizio del secondo, intercorsero fra i diversi centri protourbani dell'altopiano iranico, la valle dell'Indo e la Mesopotamia.

Yahya è oggi una collinetta alta soltanto una decina di metri, con un diametro di 187 metri, per cui, anche tenendo conto della rilevante rosa di frammenti ceramici sparsi tutt'intorno al tepe, dobbiamo ritenere con fondata presunzione che l'insediamento non raggiunse mai le dimensioni dei grandi centri sviluppatisi, più o meno contemporaneamente, nell'altopiano: Malyūn, nel Fars (250 ha.); Shahr-i Sokhta, nel Sistan (120 ha.); Susa, nel Khuzistan (90 ha.); Altyn Tepe, in Turkmenia (70 ha.). Ciò anche per le limitate risorse disponibili nella valle di Soghun, dove Yahya è situata, e la modesta portata del fiume Kish-i Shur: poco più di un torrente semipermanente che scorre ad appena 75 m. ad est del sito. Comunque, anche le attente ricognizioni finora condotte da questa missione archeologica Statunitense indicano in Yahya il maggior insediamento della valle, dal V millennio a.C. fino alle soglie dell'occupazione araba. Gli scavi di Lamberg-Karlovsky confermano, inoltre, che, nonostante le sue ridotte dimensioni, Yahya non fu affatto un centro di secondaria importanza.

Una lunga sequenza stratigrafica testimonia la sorprendente continuità storica dell'insediamento. Il periodo più antico (Yahya VI) è rappresentato da un villaggio di agricoltori, dalla cultura materiale relativamente avanzata, cui si deve una pregevole statuetta: una figura femminile intagliata in un blocco di steatite. Questa serpentina, semitenera, accompagna la storia dell'insediamento fin dalle sue prime manifestazioni, che possiamo far risalire alla fine del V millennio.

Il successivo periodo (Yahya V) è una vera e propria *facies* calcolitica di considerevole durata. L'insediamento si amplia, mentre com-

pare una pregevole ceramica, dipinta con motivi geometrici, che si riallaccia a diverse produzioni di questo genere, comuni all'intero altopiano durante tutto il IV millennio a.C. Dalla *Cultura di Yahya*, come l'archeologo americano ha correntemente definito questo periodo, si passa, senza alcuna interruzione strutturale degna di nota, ad una *facies* pienamente protourbana, Yahya IVC, nella quale abbondano i confronti con il mondo mesopotamico: ceramica, sigilli cilindrici del tipo Jemdet Nasr, tavolette incise con caratteri protoelamiti, vasi ed oggetti di steatite. Più discutibile, come vedremo, la continuità tra Yahya IVC e IVB che, comunque, Lamberg-Karlovsky ha ripetutamente riaffermato con convinzione. Il periodo IV si conclude tuttavia con una fase di palese impoverimento economico, che si riscontra in tutti i reperti (Yahya IVA).

I periodi III, II e I documentano fasi storiche relative all'età del ferro, allo stato schemenide (?) ed a quello partico-sassanide. Tra la fine del III e l'inizio del I millennio si registra, pertanto, un vero e proprio salto, una interruzione che ritroviamo puntualmente in tutto l'Iran orientale, durante il II millennio.

Di questa complessa, quanto completa sequenza, la nostra recensione tratterà esclusivamente i periodi V e IV, che presentano più diretti riferimenti con la nostra esperienza diretta.

La valle di Soghun, ubicata circa 200 km. a sud di Kerman (1.200 m. sul livello del mare) ed a cinque giornate di marcia dalla costa del Golfo Persico, si presenta come una naturale via di comunicazione, aperta tanto ad occidente, verso la ricca pianura del Fars, quanto ad oriente, verso Bampur, grazie al corso dell'Halil-Rud. Tale strategica posizione rappresenta uno degli elementi che favorirono l'insediamento nelle diverse epoche documentato; ma ad essa, nel IV e III millennio, si aggiunse un fattore economico di primaria importanza: l'estrazione, la lavorazione ed il commercio a lunga distanza della steatite. Le attività industriali e commerciali sembrano, infatti, caratterizzare lo sviluppo delle prime città iraniche, in contrasto con la tendenza alla decentrazione delle precedenti comunità agricole. Motore di questa corrente d'interscambio fu indubbiamente la Mesopotamia, la cui espansione demografica ed economica richiedeva un costante ed ordinato flusso di materie prime, molte delle quali provenivano dalle regioni dell'altopiano.

Negli strati del periodo Yahya IV sono finora venute alla luce strutture architettoniche piuttosto modeste, con muri a *pisè* o in mattoni crudi. Stando a quanto afferma Lamberg-Karlovsky, per il periodo VIC siamo in presenza di un complesso architettonico singolo, caratterizzato da piccole stanze intercomunicanti: quasi un palazzo. Lo scavo, nonostante le sue dimensioni ancora ristrette, documenterebbe una continuità culturale tra i periodi V e IVB, mentre IVA sembrerebbe differenziarsi stratigraficamente e culturalmente.

E' questo un problema di non facile trattazione, perché la continuità tra Yahya IVC e IVB non appare confermata da scavi paralleli condotti in altre zone dell'Iran orientale. A Shahr-i Sokhta, ad esempio,

esistono confronti precisi con il materiale di Yahya; confronti che sono posti nel dovuto rilievo dalla seguente tabella:

SHAHR-I SOKHTA	YAHYA
—	IVA
IV	IVB
III	
II	
I	IVC
	VA-B

Come si può notare, esiste una interruzione nella sequenza di Yahya che corrisponde a tutto il periodo II di Shahr-i Sokhta: un periodo, questo, di considerevole durata, nel corso del quale la città raggiunge la sua massima estensione; e ceramica identica viene rinvenuta negli strati dei periodi II e III di Bampur. Tale ceramica sarebbe quindi stranamente assente ad Yahya, se lo sviluppo tra il periodo IVC e IVB, così chiaramente in correlazione con SS I e SS LV, non avesse conosciuto interruzioni.

La ceramica del periodo Yahya IV A non trova confronti nella sequenza sistematica: il suo impasto è di un colore variante tra il crema ed il rosso chiaro; e vi predominano, tra le forme, le basse ciotole a base piatta ed i vari tipi di ollette. Soltanto il 5% dei frammenti ceramici risulta decorato con motivi geometrici di estrema semplicità, dipinti mediante vernice nera. Frequenti sono le impronte di sigilli, impresse sul fondo dei vasi, ed i segni pittografici incisi, isolatamente o a gruppi. La ceramica ora descritta presenta accostamenti con i tipi di nel Fars, e, sempre nell'area di Kerman, con quelli rinvenuti nelle tombe dell'orizzonte tardo di Shahdad (A. Hakemi, Shāhdād, *Bastan Chenassi va Honar-i Iran*, 2, 1970, M. 26-51) dove un'alta percentuale di forme ceramiche reca incisi simboli e segni molto simili ai caratteri pittografici proto-elamitici.

Il nostro interesse, peraltro, si accentra sulle fasi immediatamente precedenti: quelle, cioè, che hanno portato alla ribalta lo scavo di Yahya. La ceramica di Yahya IV, C-B, riflette l'internazionalismo della città nel periodo di maggior espansione del commercio della steatite. I collegamenti con la penisola di Oman, la valle di Bampur ed il

Sistan non sono sfuggiti all'autore, per quanto egli, con opportuna cautela, sottolinei le difficoltà cui va incontro chi intenda tracciare uno schema cronologico o trarre conclusioni di carattere quasi antropologico o storico, sulla semplice base dei confronti ceramici.

Ad ogni modo, gli elementi finora emersi dagli scavi di Yahya confermano, anche per le ristrette valli a sud di Kerman — e, tra queste, quella di Soghun — la partecipazione al vasto processo di urbanizzazione che interessa, pur con varie manifestazioni, tutte le regioni ad oriente della Mesopotamia, fino all'Indo. Il periodo IV C, nonostante i precisi accostamenti con i materiali delle regioni vicine, presenta pur sempre caratteri originali derivati dall'orizzonte neolitico locale.

Se ancora oscuro appare il passaggio dal IV C al IV B, evidente è lo sviluppo dei modelli culturali dal neolitico alla fase protourbana, difficilmente realizzabile come manifestazione autonoma. Anche qui, pertanto, ad una fase di sviluppo regionale, più o meno stimolata da fattori esterni, ne succede un'altra di potenziamento economico, cui si accompagna l'inserimento del sistema produttivo in una rete di rapporti commerciali estesa a tutto l'altopiano.

L'importanza del sito si riflette così nella vasta collezione di reperti in steatite, il cui significato è stato posto dall'autore in particolare rilievo (pp. 39-43), specialmente dopo le recenti scoperte di oggetti del genere avvenute un pò dovunque, dalla Siria all'Indo. Già alcuni anni or sono, qualche studioso avanzò l'ipotesi che, per alcuni tipi di oggetti in steatite, il centro di irradiazione dovesse identificarsi con il luogo di estrazione della pietra (F.A. Durrani, *Stone Vases as Evidence of Connection Between Mesopotamia and the Indus Valley*, *Ancient Pakistan*, I, 1964, pp. 51-96).

La scoperta ad Yahya di una vasta collezione di oggetti, in parte neppure terminati, di residui di lavorazione e di cave di estrazione della steatite, rende oggi quanto mai attuale l'ipotesi sopra ricordata e sottolinea il significato di una produzione intesa come incentivo dello sviluppo urbano, per una comunità regionalmente ristretta e con scarse risorse agricole.

Si ripropone, in tal modo, l'annoso problema della identificazione di Mahhan una regione che, nei testi sumerici ed accadici del III millennio, viene spesso descritta come il luogo d'origine delle pietre pregiate: lapislazzulo, diorite, corniola, turchese, steatite ed alabastro.

Poiché in nessuna località dell'Asia sud-occidentale queste pietre sono presenti tutte insieme, è forse da ritenere che Mahhan sia stata per i Sumeri il centro d'imbarco delle merci e dei prodotti provenienti da un vasto entroterra. L'area di distribuzione della ceramica *Black-on-Red*, caratteristica di Bampur V-VI, di Yahya IVB, di Shahr-i Sokhta III-IV, di Mundigak IV, 3 e di Oman, corrisponde abbastanza bene alle zone di produzione del rame (Oman, Kerman e Belucistan), della steatite (Kerman), dell'alabastro (Sistan), del cinabro (Belucistan) e della diorite (Maktan). Lapislazzuli, corniole e turchesi, nella quasi totalità provenienti dall'Afghanistan, erano mediati, e per buona parte manipolati, dai centri della valle dell'Hilmand. Una riprova, sia

pure parziale, di quanto ora detto ci viene fornita appunto da Shahr-i Sokhta dove sono stati rinvenuti migliaia di frammenti di alabastro lavorato in vasi e grano di collane, nonché numerosi residui di lavorazione, mentre i ritrovamenti di oggetti in steatite si riducono ad una decina di frammenti e a circa 150 sigilli, con nessuno scarto di lavorazione. Yahya, per contro, ha procurato una notevole quantità di oggetti in steatite, mentre minimi sono stati quelli in alabastro e lapislazzulo ivi rinvenuti finora. E' da presumere, con una certa fondatezza, che la forte richiesta da parte del mercato mesopotamico abbia notevolmente ridotto l'interscambio di materie preziose, quasi specializzando i diversi centri dell'Iran orientale. E' difficile dire se si tratti di una peculiare situazione economica comune a tutta la regione o se non si debba piuttosto considerare Yahya una città del tutto particolare, in cui al carattere fortemente specializzato di una parte della sua economia non abbia del pari corrisposto un estensivo sviluppo urbano. Non dobbiamo, infatti, dimenticare le ristrette dimensioni del sito in confronto a contemporanei centri dell'altopiano.

Ad ogni buon conto, il maggior contributo fornito dagli scavi di Yahya alla più antica storia dell'Iran proviene dalla scoperta di otto tavolette d'argilla incise con caratteri proto-elimiteici, rinvenute in un vano del grande edificio che costituisce, almeno per ora, la totalità delle strutture del periodo IV C. La presenza, accanto a queste, di altre tavolette senza alcuna iscrizione, fuga ogni dubbio riguardo alla provenienza locale di questi testi.

La scoperta ha immediatamente riproposto in una nuova chiave il problema del proto-elamitico, un tipo di scrittura pittografica documentato per la prima volta negli strati di Susa C e, successivamente, nella più settentrionale regione di Kashan, a Siyalk IV. Recenti studi ne hanno permesso qualche timido tentativo di decifrazione (W. Hinz, *Zur Entzifferung der Elamischer Strichtschrift, Iranica Antiqua*, II, 1962, pp. 1-21).

Una teoria, ancora molto accreditata, riconobbe nella scoperta di Siyalk la conseguenza di una espansione delle genti di Susa C — definite proto-elamite per comodità — lungo la direttrice delle principali vie commerciali. Lo scopo di questa conquista sarebbe stato il controllo delle correnti di traffico delle materie prime dirette verso la Mesopotamia *ante litteram*, politica che i Sassanidi attuarono nei riguardi dell'impero romano e di quello bizantino.

E' un'ipotesi certamente ardita, perché presume che, nell'Iran occidentale, si sia manifestata una volontà imperialistica con circa 1000 anni di anticipo rispetto alla Mesopotamia, nella quale essa si concretizza solo intorno al 2400 a.C. con la dinastia di Agade o poco prima. E' indubbio che talune spinte espansionistiche verso il controllo dei mercati e delle fonti di approvvigionamento delle materie prime possano essersi manifestate anche in epoche precedenti quella di Sargon di Agad, e taluni ne vedono un riflesso financo nelle mitiche avventure di Ghilgamesh o nella contesa di Enmerkar con il signore di Aratta. Tuttavia è altrettanto indiscutibile che non può esservi imperialismo

se lo Stato, la Regione o la Città che intendono porlo in atto non hanno prima raggiunto una ben definita fase del loro sviluppo economico (R. Mc Adams, *The Evolution of Urban Society*, Chicago, 1966, pp. 159-165). In conclusione, riteniamo quanto meno azzardato voler supporre che la provincia di Elam, ancora in una fase iniziale del suo processo di sviluppo, possa aver preceduto la Mesopotamia in un traguardo così importante, che presuppone la maturazione di numerosi elementi economici e sociali per giungere a compimento. Lamberg-Karlovsky, in parte confortato dal ritrovamento di una più tarda iscrizione elamitica, avvenuto nell'isola di Liyan, al largo di Bushire, e di quello, più recente, di un vaso d'argento con iscrizione proto-elamitica rinvenuto nel Fars aderisce alquanto supinamente alla vecchia e superata ipotesi, fino a definire Yahya IC C-B un insediamento proto-elamitico (C.C. Lamberg-Karlovsky, *The Proto-elamite Settlement of Tepe Yahya, Iran*, IX, 1971, pp. 87-96). L'archeologo americano riconosce comunque appieno l'esistenza di un « oikumene » culturale nell'Iran sud-orientale, in cui si vuole identificare la *Mahhan* dei testi sumerici.

La presenza di quest'area di influenza proto-elamita, in contrasto con le circostanti regioni, non sembra peraltro confermata dall'esistenza di un omogeneo sviluppo dei modelli culturali regionali, tanto nel Kerman, quanto nel Fars, che non denunciano alcuna marcata frattura nelle sequenze locali. Tale presenza, inoltre, viene negata nell'Iran orientale, dal Sistan ad Oman, dall'evidenza di una formazione culturale integrata.

Se ora prendiamo in considerazione non le tavolette, ma soltanto i segni — isolati o raggruppati — che su di esse compaiono, ci accorgiamo che tali segni sono presenti in numerose regioni dell'altopiano. Nella Turkmenia meridionale, segni di chiara derivazione protoelamitica sono incisi su statuette del periodo Namazga V e, per buona parte di essi, i ricercatori sovietici sono stati in grado di rintracciarne le radici nella decorazione ceramica dei periodi Geoksjur e Namazga I da cui le città del Namazga geneticamente derivano (V. M. Masson, V. I. Sarianidi, *O Znakah na Sredneaziatskikh statuetkah epohi bronzy*, *Vestnik Drevnii Istorii*, 1969, I, pp. 86-99). Oltre 120 segni di questo tipo sono incisi su ceramica Shahr-i Sokhta III e IV e, anche qui, essi risultano chiaramente derivati dai marchi molto spesso dipinti sui vasi del periodo II. Da Tepe Rud-Biyaban 2, il centro di produzione della ceramica a 29 chilometri da Shahr-i Sokhta, scavato nel 1970, proviene un piedistallo circolare sul quale sono incisi 8 segni chiaramente protoelamitici.

Questa più estesa diffusione di elementi della scrittura protoelamitica non è forse conseguenza di una improvvisa intrusione; essa si impianta su di un tessuto culturale che ne fornisce piena giustificazione. In altre parole, sappiamo che la scrittura non può andare disgiunta da un processo di urbanizzazione giunto alle sue fasi più mature. Nell'Iran orientale, tale processo ci sembra che sia stato documentato abbastanza chiaramente: proprio nel corso del III millennio esso

raggiunge una parziale maturazione in quelle regioni più adatte alla concentrazione delle eccedenze alimentari o favorite da particolari condizioni locali. I segni che troviamo distribuiti in buona parte dei centri studiati non sono ancora vera scrittura, così come Altyn Tepe e Shahr-i Sokhta, Mundigak e Yahya, non possono ancora definirsi città in senso pieno; ma essi rappresentano già segni convenzionali, presupposto di una scrittura o pallide limitazioni di essa, giustificati comunque dalla realtà economico-sociale che li ha prodotti. Parlare, quindi, di una espansione proto-elamita — peraltro non riconoscibile nella cultura materiale di base — ci sembra azzardato. Preferiamo vedere in essi una conferma dell'esistenza nell'altopiano di una intesa culturale, stimolata dall'insorgere di un dinamico commercio di oggetti e di idee.

Parlare oggi di origini della civiltà nelle regioni ad oriente di Sumer non significa più intraprendere un discorso limitato alle origini di Harappa e di Mohenjo Daro. Dopo le scoperte di questi ultimi anni, la stessa civiltà dell'Indo ci appare come un colossale *iceberg* le cui nascoste radici si estendono in profondità attraverso un territorio che abbraccia tutto l'altopiano iranico. E, proprio da Yahya è giunta la scoperta in questo senso più stimolante, avvenuta nel 1971, dopo la pubblicazione di questa monografia: un'impronta di sigillo con iscrizione pittografica proto-indiana, da uno strato del periodo IV A.

MAURIZIO TOSI

D. L. CLARKE, *Beaker Pottery of Great Britain and Ireland*, Cambridge U.P., 1970, vol. I e II.

L'opera del Clarke segna senza dubbio una tappa importante, sia nello studio del problema del Campaniforme, che per l'impegno metodologico, giungendo a risultati originali sotto entrambe le angolazioni. E' forse proprio il secondo aspetto quello più stimolante, poiché offre l'occasione per rivedere possibilità e risultati dell'« Archeologia Analitica », come l'Autore stesso l'ha definita. « Beaker Pottery of Great Britain and Ireland » appare, infatti, come la concretizzazione di parte delle teorie esposte nella precedente opera (D. L. Clarke, *Analytical Archaeology*, London, 1968) in cui il Clarke ha raccolto e sistematizzato tutta una serie di procedimenti volti a razionalizzare l'interpretazione dei dati archeologici. Tali procedimenti, però, nonostante l'unica definizione sotto cui sono stati racchiusi, trovano la loro origine in discipline diverse. Se, infatti, la teoria dell'informazione ha fornito lo spunto per affrontare in maniera più rigorosa il problema della codificazione dei dati, il sussidio della statistica è stato forse quello maggiormente preso in considerazione, in particolare nella definizione stessa del concetto di tipo e di cultura. Su queste basi si è poi sviluppata una serie di procedimenti logico-matematici volti a risolvere problemi

quali la seriazione cronologica in mancanza di stratigrafie, la formazione di gruppi di complessi archeologici per mezzo di matrici, etc.

Si sono aggiunte recentemente strategie basate sul calcolo delle probabilità, ad esempio per ipotizzare il modo di diffusione di una cultura su un dato territorio. Concetti tratti dalla cibernetica, come quelli di retroazione, omeostasi, equilibrio dinamico, hanno avuto scarsa applicazione, ma, comunque, sono stati utilizzati da K. V. Flannery (K. V. Flannery, *Archaeological Systems Theory and Early Mesoamerica*, in *Anthropological Archaeology*, Washington, 1968, pp. 67-87), per un tentativo di simulazione, cioè uno studio ricostruttivo fondato sulla ricerca delle interazioni di vari elementi, in questo caso particolare quelli dell'ambiente fisico, considerati nel loro insieme come un sistema; un processo di simulazione più complesso è stato soltanto teorizzato da J. Doran (J. Doran, *Systems Theory, Computer Simulations and Archaeology*, *World Archaeology*, I, 3, 1970, pp. 289-98), rifacendosi a principi tratti dalla teoria dei giochi, elaborando una serie di dati secondo regole specificanti le dinamiche del sistema in esame.

Gli ultimi tre metodi hanno ancora carattere embrionale sebbene siano quelli che potrebbero fornire risultati più interessanti per il fatto stesso di essere volti a risolvere problemi più ampi di quelli tipologici e cronologici, come quelli dei modi di trasformarsi e di entrare in rapporto, nell'ambito delle culture. Gli ostacoli principali ad una loro attuazione effettiva sono dovuti sia alla quantità e alla precisione dei dati che essi richiedono e che in genere non è possibile avere; sia alla mancanza di teorie sul funzionamento dei sistemi culturali che permettano di applicarli coerentemente: ad esempio, sui modi di trasformazione, tali da fornire quelle regole di gioco richieste nel metodo citato per ultimo, regole non universali ma da ricercare caso per caso: e a tale ricerca, ancora una volta, possono contribuire procedimenti logico-matematici e la rapidità di elaborazione dei dati propria dei calcolatori elettronici.

Tuttavia, fino ad ora, i metodi maggiormente impiegati sono stati i primi tre; ma anche questi risentono, nella base concettuale, di un'origine estranea agli studi archeologici. Il Clarke stesso, anche in « Beaker Pottery » non sfugge a rischi di impostazione generale nel servirsi di questi procedimenti. Non convince, ad esempio, l'aver preso come punto di partenza, e in questo non si distacca da tutte le ricerche precedenti, i singoli vasi e non i complessi archeologici, quali gli insediamenti, anche se ancora scarsi. Le associazioni riscontrate in questi ultimi, avrebbero potuto meglio garantire il proprio carattere di modello sociale: all'interno dei complessi archeologici si sarebbe potuta operare un'analisi statistica al fine di evidenziare quali elementi avessero effettivamente valore sociale. Invece considerando ogni vaso preso di per sé, c'è sempre il rischio che esso sia dovuto all'iniziativa personale del singolo, rischio, appunto, cui si va incontro elaborando una tipologia che non rivesta carattere statistico; il

che senza dubbio il Clarke avrebbe voluto evitare, come risulta dal continuo impegno nel conferire « elasticità » alla sua ricerca.

Inoltre è rimasto insoluto, nei termini in cui è stato posto dall'Autore stesso, il problema della codificazione dei dati. Il desiderio di eliminare l'aspetto intuitivo nella classificazione dei manufatti, e di giungere ad astrarre dai singoli oggetti le caratteristiche irriducibili, gli « attributi » o « tratti », porta a sopprimere praticamente il concetto di tipo, poiché i « gruppi di manufatti-tipo » sono considerati « come sistemi complessi di attributi multistati » (vol. I, pag. 6).

Da una parte, però, l'arbitrarietà non viene eliminata, poiché resta insita oltre che nella scelta operata nel raggruppare schemi decorativi e motivi decorativi, anche in quella delle gamme entro cui le misure lineari delle varie parti del vaso vengono suddivise, nonostante l'apporto di un criterio statistico, quale il tracciare curve di frequenza in cui, attorno ad alcuni nuclei di maggiore frequenza, vengono assimilate gradazioni di misure intermedie. Ma, forse, l'errore basilare consiste nel pretendere dai dati una loro spontanea delimitazione oggettiva, che in realtà non possono fornire; mentre l'esigenza scientifica può essere meglio garantita ponendo una classificazione come ipotesi di lavoro, e quindi necessariamente soggettiva, anche se naturalmente giustificata da tutta una serie di osservazioni, e verificandola secondo vari parametri.

D'altra parte, è pericoloso, e può dar luogo ad ambiguità, insistere sulla indipendenza nelle variazioni nel tempo e nello spazio delle « qualità », cioè di gruppi di attributi (nel caso della ceramica: 1) forma; 2) motivi decorativi; 3) posizione della decorazione; 4) caratteristiche tecniche) perdendo l'unità del tipo, il quale rappresenta l'elemento significativo nell'ambito del linguaggio ceramico della cultura esaminata.

Gli aspetti negativi dell'impostazione si rivelano, poi, proprio nella realizzazione pratica che ne consegue, ad esempio nell'attuazione del principio di trattare i « gruppi di manufatti-tipo come sistemi di attributi, che costituisce il nucleo della parte analitica dell'opera. Il Clarke ha posto una matrice in cui sono espresse in rapporti numerici le associazioni reciproche tra 39 elementi: alcuni di questi, però, costituendo « stati » di un medesimo attributo, non possono, naturalmente, associarsi, e quindi i loro rapporti sono espressi da un punto nero. La matrice è stata poi ordinata « in maniera da meglio isolare gruppi di caratteristiche che si presentano frequentemente insieme » (vol. II, pag. 467). Questi gruppi sono, così, formati da un insieme di elementi, in cui spesso si hanno contemporaneamente 2, molto raramente 3, stati dello stesso attributo.

Risultano, però, in questo modo, sia alcune incongruenze, quali la mancanza di qualche attributo in alcuni gruppi (ad esempio, manca il rapporto tra il diametro dell'imboccatura e quello della gola nei gruppi 1 e 1/3); sia ambiguità, come nel caso della forma, per cui numerosi vasi possono appartenere indifferentemente ad un gruppo o ad un altro, a causa, appunto, della presenza di due o tre stati

di ciascun attributo in ogni gruppo, che porta a varie sovrapposizioni; e d'altra parte, invece, alcuni vasi possono restare fuori dai gruppi. E', forse, più valido il sistema utilizzato dal Dr. R. Needham, un collaboratore del Clarke, basato su una matrice in cui siano riuniti insieme i manufatti con un alto numero di caratteristiche in comune, arrivando, così, ad una definizione di tipo più aperta, in quanto il tipo stesso ha una certa gamma di variabilità nei suoi elementi costitutivi (vol. I, p. 31).

Accanto a questa analisi matriciale, che è un apporto originale del Clarke, viene fatto largo uso di un procedimento ormai classico in questo tipo di ricerche: la possibilità di creare una seriazione cronologica, suggerita da Brainerd e Robinson nel 1951 (G. W. Brainerd, *The place of chronological ordering in archaeological analysis*, *American antiquity*, 16, 1951, pp. 301-313; W. S. Robinson, *A method for chronological ordering archaeological deposits*, *ibid.*, pp. 293-301). Questa si basa sul principio che complessi archeologici più sono lontani nel tempo e meno caratteristiche hanno in comune, per cui è possibile disporre su un diagramma i complessi stessi secondo l'affinità decrescente e ricavarne, quindi, uno schema cronologico. Tuttavia nella realizzazione del Clarke, ancora una volta, si manifestano i limiti delle strategie matematiche, così come sono state applicate: infatti, questo metodo può avere una certa validità per stabilire una cronologia interna di un sito non stratificato (sequenza delle capanne di un insediamento o delle tombe di una necropoli), o tra siti di un territorio estremamente ristretto e culturalmente omogeneo, in cui i fattori di variazione regionale si può supporre che abbiano avuto scarsa incidenza in confronto a quelli di variazione cronologica; mentre diviene più rischioso applicarlo ad un'area estesa come la Gran Bretagna e l'Irlanda, dove inoltre l'Autore stesso parla di due successive ondate campaniformi, che dovrebbero spezzare l'andamento lineare del modello di sviluppo.

In conclusione, l'aspetto che può maggiormente ostacolare l'utilizzazione di strumenti volti a razionalizzare la ricerca archeologica e la loro aderenza alla situazione reale, è l'impiego di concetti che traggono il loro fondamento in campi come la biologia, tanto nelle classificazioni, quanto nella formulazione di scale di affinità tra complessi archeologici, quanto ancora nell'interpretazione dei fenomeni di sviluppo di questi; al contrario, tali concetti non possono essere del tutto adatti a spiegare fenomeni con un alto grado di equiprobabilità, come non solo quelli delle culture umane, ma dell'etologia animale stessa. Se dovesse risultare impossibile, o teoricamente (cioè le culture rivelassero di non avere carattere di sistema), o praticamente (mancanza in ogni caso della quantità di dati necessaria), la costruzione di modelli in cui inquadrare i fenomeni culturali, il contributo di questi strumenti dovrebbe necessariamente limitarsi ad un'opera di coordinamento di dati in quantità molto elevate, e ad uno stimolo per un certo rigore.

Accanto alle nuove metodologie, il Clarke si serve di tutti i tradi-

zionali mezzi e procedimenti, anche questi utilizzati, però, secondo una notevole esigenza di coerenza. Supera, infatti, tutte le classificazioni precedenti, da Abercromby a Piggott, perché basate su un solo parametro, quasi sempre la forma, e non secondo tutte le linee fondamentali già citate: la forma, i motivi decorativi, la posizione della decorazione, le caratteristiche tecniche. Dalle varie combinazioni di tali elementi l'Autore può, così, individuare vari gruppi, disposti nello spazio e nel tempo, che definisce « politetici », in quanto caratterizzati non da « un insieme di attributi associati costantemente, ma da un raggruppamento concentrico di contorni di attributi contemporanei » (vol. I, pag. 33). Perché questi gruppi ceramici abbiano una rispondenza con i gruppi sociali, segue un'integrazione costituita dal confronto con gli studi indipendenti dei complessi domestici, della distribuzione geografica, dei reperti non ceramici, dei riti sepolcrali, delle stratigrafie, della cronologia assoluta. I gruppi culturali che ne risultano vengono posti in rapporto cronologico tra loro, basandosi sia su questi due ultimi aspetti, sia sul principio generale indicato dal Childe, secondo cui nell'ambito di un complesso molto esteso, le forme comuni più diffuse sono molto probabilmente le più antiche, le altre, quelle regionali.

L'eccessivo peso dato sia a questo principio, che ha valore solo se preso come osservazione generale, ma che non può essere usato come legge di comportamento, sia alle datazioni al Radiocarbonio, di cui manca una gamma completa, e che restano sempre un elemento esterno, in confronto ai dati stratigrafici, dà minore credibilità allo schema ricostruttivo del Clarke. Questi ritiene, come già citato, di poter individuare due maggiori ondate di gruppi beakers in Gran Bretagna: la prima (tra il 2100 e il 1900 a.C.), costituita dapprima dal gruppo del bicchiere completamente decorato a cordicella, e in seguito dal gruppo che definisce « European », in quanto caratterizzato da elementi molto simili a quelli del Campaniforme del continente; un'altra grossa ondata (intorno al 1800-1700 a.C.) composta di altri cinque gruppi continentali che approdano lungo l'intera costa orientale britannica. Beakers provenienti dal medio Reno formano i gruppi « Wessex » e « Northern British »; dal Reno settentrionale, influenzati dalla tarda German Corded Ware, i gruppi « Northern » e « Barbed Wire », che si stanza nel territorio dell'Est Anglia, della valle del Tamigi, lungo le coste del Kent e del Sussex; dall'Olanda proviene il gruppo « Primary Northern ». Da tradizioni « Southern Middle Rhine » e « Primary Northern » si sviluppa il gruppo « Primary Southern »; dagli ultimi due derivano due principali filoni che, attraverso quattro fasi, giungono nei loro stadi finali ad essere contemporanei agli inizi della cultura del Wessex (1400 circa a.C.).

Questo schema trae le sue origini in una nuova visione dell'intero problema nel continente europeo. L'Autore critica la teoria del riflusso di Sangmeister, ed ipotizza il sorgere del Campaniforme nel Golfo del Leone.

In questa zona, infatti, vede il confluire delle tradizioni delle cul-

ture a ceramica impressa (uso del pettine; zone decorate alterne; alcuni motivi decorativi; l'impasto stesso) e dello Chassey A (motivi decorativi come bande di segmenti paralleli obliqui e verticali, motivi a spina di pesce, reticolati, zig-zag semplici o paralleli, bande di segmenti paralleli disposti a formare metope, scacchiere, denti di lupo) e, inoltre, una grande concentrazione di quei tipi che, per essere largamente diffusi, considera più antichi. Tra questi figurano non solo il cosiddetto bicchiere « Paneuropeo », ma tutti gli altri aventi le caratteristiche del gruppo « European » del Clarke (Forma: a campana od ovoidale con breve collo svasato; motivi decorativi: oltre a quelli sopra ricordati, con esclusione delle scacchiere e dei denti di lupo, linee orizzontali parallele, cerchielli, serie di trattini; posizione della decorazione: bande orizzontali su tutta la superficie o alternate con bande a risparmio), insieme con i bicchieri completamente decorati a cordicella, che nell'Europa Atlantica hanno datazioni al Radiocarbonio anche più alte dei bicchieri di tipo « Pan-europeo ».

L'Autore ritiene, infine, che nella sua prima fase, la cultura campaniforme dovesse essere ancora di tipo neolitico, e che la sua espansione non vada vista come più « drammatica » di quella degli agricoltori del Danubiano I o dei portatori della ceramica impressa. Altri elementi (la daga appuntita in rame; il bracciale in pietra; il bottone a V) sarebbero stati assimilati dai beakers giunti in Boemia; si avrebbe quindi una tarda ondata dalla Boemia e dalla Sassonia-Turingia. La cronologia iniziale del fenomeno campaniforme è posta intorno al 2500 a.C., sia per risposdenze con le datazioni al Radiocarbonio, che per la presenza degli elementi Chassey A-ceramica impressa.

Mentre, da una parte, alcuni aspetti della critica alla teoria del riflusso possono sembrare giustificati (in effetti appare strano un riflusso che porti, come unico cambiamento, il mezzo decorativo dell'impressione a cordicella), certi elementi della parte ricostruttiva non sono del tutto convincenti. Per quello che riguarda la zona di origine, bisogna notare che i motivi decorativi comuni con lo Chassey A sono molto elementari, mentre la derivazione dalla ceramica impressa, che non è nuova, non serve a fornire una localizzazione precisa.

Manca inoltre di valide prove l'attribuzione ai beakers di un carattere di pacifici agricoltori in espansione, sia perché la situazione demografico-culturale probabilmente non era più quella in cui si erano affermati il Danubiano I o la ceramica impressa stessa; sia perché la penetrazione campaniforme sembra avere un carattere alquanto diverso da quello di un'estensione di agricoltori in cerca di nuovi territori: in Gran Bretagna stessa assume piuttosto l'aspetto, nelle sue manifestazioni iniziali, di un'infiltrazione nell'ambito di culture preesistenti.

Infine, l'interpretazione delle datazioni al Radiocarbonio può formularsi anche diversamente: non si può escludere un influsso iniziale della ceramica a cordicella sulla formazione del Campaniforme stesso, dal momento che proprio questo elemento decorativo non si ritrova

nelle culture che il Clarke indica come preparatrici del fenomeno beaker, e che proprio in Olanda si hanno datazioni decisamente più alte per tombe della Corded Ware (Anlo 2602 ± 55 ; Schaarsbergen 2618 ± 320 ; Ede 2370 ± 120), che per tombe campaniformi, nonostante le datazioni di queste ultime siano tra le più alte del complesso beaker.

C'è da notare, infine, come la datazione al Radiocarbonio (2160 ± 55 a.C.) riportata dal Clarke per lo strato con ceramica campaniforme da Nasino (Savona) faccia parte di tutta una serie di datazioni di interpretazione piuttosto difficile, per cui potrebbe risultare rischioso servirsene come punto fermo per la risoluzione di problemi cronologici.

ALBERTO CAZZELLA

PIERO BAROCELLI, *Il Castellaro di Gottolengo*, Brescia 1971, pp. 144, fig. 30, tavv. 9.

Quest'opera di Piero Barocelli, già preceduta da studi preliminari pubblicati a più riprese dal 1926 al 1943, è dedicata alla completa esposizione dei lavori di scavo svoltisi in forma sistematica nell'area del Castellaro di Gottolengo (Brescia) negli anni 1925-1928. Anche se a notevole distanza dalle ricerche che ne sono oggetto il testo giungeva gradito, stante la nota povertà di studi generali in merito a insediamenti palafitticoli. Purtroppo l'attesa non può dirsi soddisfatta appieno: troppo frammentaria infatti l'esposizione per quanto concerne il lavoro sul terreno e l'illustrazione delle industrie; in certo modo inadeguata l'interpretazione dei singoli dati nella parte di sintesi. Ma su ciò torneremo in seguito.

La trattazione degli scavi viene affrontata dettagliatamente, settore per settore, per quanto riguarda le aree esplorate (A-E).

Circa l'aspetto geologico, è stato possibile rilevare una successione di piani di una certa consistenza, con due strati argillosi nettamente differenziati: il terreno antropico è unico e interessa il livello ad argilla superiore.

Nello svolgimento dei lavori, speciale cura venne data alla registrazione di tracce di palificazioni, particolarmente numerose nell'area B e C e di cui l'autore dà un resoconto molto dettagliato.

Il terzo capitolo del libro è dedicato all'esame dei reperti archeologici illustrati partitamente, per classi. Interessante la presenza di manufatti che l'A. definisce « di tradizione arcaica » consistenti in coltellini, raschiatoi, di non precisa caratterizzazione, il cui uso è noto da livelli Paleolitico-superiori in poi.

Accanto a questi sono attestati i classici prodotti di facies eneolitica o del Bronzo Antico (pugnali, giavellotti, cuspidi di varia foggia, seghette, strumenti di tecnica campignana) che rientrano così tipicamente nella facies di Polada. Ad essi si affiancano accette levigate e manufatti di corno e di osso.

Tra i prodotti di bronzo — asce, cuspidi di lancia, coltelli (se ne conosce un unico esemplare), alcuni scalpelli, un falchetto — la presenza di due rasoi a lama rettangolare sembra di particolare importanza ai fini della cronologia dell'abitato.

Dei prodotti fittili viene offerta una relazione sommaria: dato il loro numero essi saranno oggetto di studio a parte ad opera di V. Fusco. L'A. tuttavia ne accenna i caratteri fondamentali, quelli di una ceramica prevalentemente rozza nell'impasto e essenziale nelle fogge: olle biconiche, ciotole con ornamentazione varia riassumibile in linee parallele equidistanti con impressioni ad unghiate; cordoni rilevati, talora con pizzicatura; bugnette.

Nella parte riassuntiva l'A., dai motivi precedentemente esposti, si accinge a delineare un quadro dell'insediamento e della problematica relativa, anche parallelamente ai vicini rinvenimenti dei campi di Régona.

La realtà archeologica in tutta l'area testimoniata mostrerebbe l'esistenza di due momenti culturali che coprono tutto lo sviluppo del Bronzo: la prima caratterizzata dall'attardamento di prodotti litici perfezionati accanto alla prima comparsa di prodotti enei, tra cui l'ascia a margini rialzati; nella seconda fase per contro, l'uso dei prodotti metallici, in forme elaborate, avrebbe finito per prevalere del tutto sui manufatti litici.

La diffusione del rasoio rettangolare starebbe infine a significare il passaggio bronzo-ferro e in questo momento il tipo suddetto sarebbe accompagnato dalla presenza della fibula ad arco di violino, sostituita dalla fibula ad arco semplice in fase più avanzata, del tardo ferro.

In particolare, la zona del Castellaro testimoniarebbe una frequentazione per tutto il periodo esaminato: non è qui attestata l'ascia a margini rialzati — l'A. ritiene solo per casualità di rinvenimento — mentre figura il rasoio rettangolare e, come *unicum*, una fibula del tipo Certosa rinvenuta in superficie.

Nel complesso ci troviamo di fronte ad un chiaro abitato palafitticolo in cui può rilevarsi la presenza di un aggere argilloso sul Guarinello, denunciato dalla particolare disposizione dei pali nell'area C. Il vero abitato sembrerebbe fosse addossato al lato interno di questa palizzata con un addensamento davvero notevole di abitazioni. Allontanandosi dall'aggere se ne osserva la progressiva rarefazione.

Infine la presenza di un fossato che sul versante E dell'area di scavo incide i livelli di argilla, sarebbe indizio di adattamento successivo dell'abitato. L'A. poté effettuare semplicemente un saggio di accertamento da cui emersero numerosi frammenti fittili rimascolati chiaramente del Bronzo.

Limitazioni di tempo e difficoltà stagionali impedirono purtroppo una più approfondita verifica della situazione; sulla base dei dati raccolti l'A. può tuttavia affermare che il fossato rappresenti un adattamento dell'antico abitato in terramara: intendendo con que-

sto termine « stazioni palafitticole, od affini, pedane, arginate, della piena Civiltà del Bronzo ».

Ci sembra che queste ultime, importanti, osservazioni avrebbero meritato un diverso risalto anziché venire limitate ad un breve accenno. Esse infatti sembrerebbero avvalorare una continuità di sviluppo, Palafitte-Terremare, cui molti autori si oppongono e di cui, in verità, bisognerebbe poter trovare una prova effettiva nella stratificazione e nella tipologia del materiale.

Come detto all'inizio, ci sembra che la parte riassuntiva difetti di una appropriata impostazione critica, quale il carattere dei rinvenimenti e la materia trattata avrebbero richiesto. Inoltre la periodizzazione accennata per l'area in esame è piuttosto generica e non sempre tener conto dei recenti studi della Aspes e di Fasani relativamente allo sviluppo culturale dell'anfiteatro morenico del Garda.

Il testo è completato da un'appendice sulla fauna a cura di F. Agosti; da planimetrie e da illustrazioni del materiale di scavo e di confronto, queste ultime non sempre ispirate alla tecnica di riproduzione più attuale.

BARBARA E. BARICH

J.D. EVANS, *The prehistoric Antiquities of the Maltese Islands: a Survey*, University of London, The Athlone Press 1971, pp. 260, figg. 67, tavv. 70, piante 45.

Da « The Prehistoric Culture-Sequence in the Maltese Archipelago » (Proc. Preh. Soc., XIX, 1953, p. 41 ss.), che ha costituito una tappa fondamentale per le conoscenze preistoriche dell'isola di Malta, è ormai trascorso circa un ventennio ed i risultati di numerosi scavi, in modo particolare quelli condotti da Trump a Skorba, hanno ampliato e modificato sostanzialmente il quadro delineato allora.

E' evidente quindi l'interesse che riveste un nuovo volume sulla preistoria dell'arcipelago maltese, soprattutto per l'esperienza ed il prestigio dell'A. che vi ha condotto per molti anni studi e ricerche, sotto gli auspici dell'Inter Universities Council for Higher Education Overseas.

Il volume ampiamente corredato di materiale illustrativo grafico e fotografico, costituisce un atteso « corpus » di tutti i monumenti e materiali noti.

Come l'A. enuncia sia nel titolo che nella premessa, nella quale sono precisati limiti e scopi del lavoro, questo vuole essere soprattutto una presentazione, più chiara ed accurata possibile, di materiali e dati ad essi relativi. A questo scopo è pure severamente selezionata la bibliografia la quale si arresta, per motivi non precisati dall'A., al 1967 che è anche l'anno della prefazione. Questa puntualizzazione ci sembra necessaria per una obiettiva valutazione dell'opera, che rappresenta

in ogni modo un contributo basilare per la conoscenza della preistoria maltese.

Dopo una breve introduzione sulla formazione geo-morfologica dell'arcipelago e sulla storia degli studi, segue la descrizione dei materiali, raggruppati secondo le località di provenienza, prima di Malta e poi di Gozo, disposte in ordine alfabetico.

La descrizione dei templi è data anch'essa sotto il nome della località, mentre gli altri monumenti megalitici vengono descritti in un capitolo a sé, suddiviso in due parti: « Dolmens and Cairns » e « Menhirs ». Segue un capitolo brevissimo sugli insediamenti fortificati dell'età del bronzo, e un'altrettanto brevissima trattazione dedicata a quell'affascinante puzzle della preistoria maltese costituito dalle antiche carreggiate (the Cart-Tracks) che l'A. in base all'osservazione di particolari nessi topografici, attribuisce in via ipotetica agli « immigrants » della fase Borg in Nadur. Sono quindi illustrati 26 oggetti, per lo più vasi completi, di notevole interesse, ma di ignota provenienza, conservati nel M. Nazionale di Malta. Conclude il volume il capitolo dedicato alla sintesi storica (« Cultures and Chronology »).

La prima innovazione rispetto ai precedenti lavori dello stesso A. è l'adesione allo schema tripartito per stadi tecnologici (neolitico, età del rame, età del bronzo), in luogo della divisione bipartita, con suddivisione in fasi contrassegnate da lettere alfabetiche. L'adozione di questa nuova classificazione che Evans stesso ritiene « regrettable » sotto vari aspetti (« the more so since there is still no evidence that the prehistoric inhabitants of Malta and Gozo had any knowledge at all of metal during their Copper Age ») è determinata dal desiderio di allineare la terminologia maltese con quella usata per le sequenze di Lipari e della Sicilia. La nomenclatura è quella già adottata da Trump (*Skorba*, Research Report of the Soc. of Antiquaries of London, 1966).

Nei tre aspetti del neolitico (Ghar Dalam, Grey e Red Skorba), la cui successione relativa è attestata dalla stratigrafia di questo ultimo sito, l'A. ritiene di poter cogliere una continuità attraverso la tipologia della ceramica, ed appare propenso a considerare l'aspetto Grey Skorba, uno sviluppo tardo della fase Ghar Dalam.

Non v'è finora traccia nel neolitico maltese della splendida fioritura che la ceramica dipinta conosce nel neolitico dell'Italia meridionale e delle Lipari, analogamente a quanto sembra sia avvenuto in parte della Sicilia, dove però varie testimonianze di ceramica dipinta stanno venendo, sia pure per ora sporadicamente, in luce.

Se a Malta gli aspetti Grey e Red Skorba (= Diana), per ora rappresentati quasi esclusivamente nel giacimento omonimo, succedano direttamente alla facies Ghar Dalam (= Stentinello), o se questa sia solo un'apparenza dovuta alle lacune della nostra attuale documentazione (come è già avvenuto per questi stessi aspetti, ignoti fino allo scavo di Skorba), è un punto che solo future ricerche potranno chiarire. Tuttavia ci sembra che le analogie delle ceramiche Grey e Red Skorba con la « neolithic gray ware » di Corinto e dell'Argolide siano troppo notevoli per poter essere trascurate, considerando questi aspetti una

semplice evoluzione dallo stile della Ghar Dalam. Le fortissime attinenze dell'aspetto culturale di Diana con il neolitico della Grecia centrale e del Peloponneso sono state più volte messe in risalto da Bernabò Brea, che considera la facies italiana la ripercussione occidentale di un movimento e di uno stile che hanno radici nella Grecia continentale.

Due datazioni assolute mediante C 14 indicano per il neolitico tipo Ghar Dalam uno sviluppo nella prima metà del IV millennio. Per l'aspetto Grey Skorba non si è in possesso di datazioni, ma la sua posizione cronologica nella sequenza è da Evans indicata come intermedia tra le date precedenti ed il 3225 ± 150 attestato per la facies Red Skorba. Data quest'ultima che ben corrisponde a quelle rilevate negli strati riferibili alla cultura di Diana a Lipari, sull'acropoli e in contrada Diana, e nella Grotta della Madonna di Praia a Mare (Radiocarbon 1969, p. 389; ib. 1967, p. 355).

L'età del rame si apre con la fase di Zebbug, la cui reale posizione nella sequenza è attestata dallo scavo di Skorba. Le ceramiche incise della fase Zebbug non hanno nulla in comune con quelle della fase precedente e presentano le maggiori analogie con quelle dell'aspetto S. Cono in Sicilia. E' presente nella fase Zebbug una classe di ceramiche dipinte, che ripete gli schemi decorativi della ceramica incisa, analogamente a quanto avviene in Sicilia tra gli stili Piano Notaro - S. Cono e lo stile del Conzo.

Per l'aspetto S. Cono Bernabò Brea ha indicato una derivazione egea, orientale, ed anche in questo caso ci sembra che le parziali analogie tra la facies maltese e quella siciliana possano essere spiegate con una discendenza comune più che con reciproche derivazioni o interferenze.

Le due datazioni al C 14 per i livelli con materiale Zebbug a Skorba indicano concordemente una data centrale intorno al 3000 a.C.

La fase seguente, denominata Mgarr, è considerata da Evans una breve fase di transizione tra Zebbug e Ggantija, durante la quale la cultura maltese sviluppa « an even more distinctly personality ». L'unica data al C 14 riferibile secondo l'A. a questa fase proviene da un livello con materiali misti Zebbug e Mgarr da Ta Hagra, ed ha fornito la data del 2700 ± 150 a.C.

Fino al termine di questa fase non sono note in Malte che scarse testimonianze architettoniche. E' con la successiva fase Ggantija che si sviluppa la grande architettura dei templi megalitici, ed è per la prima volta attestato nell'architettura domestica (Hut of Querns) l'impiego di mattoni crudi.

Non sembra all'A. che si possano rinvenire confronti al di fuori dell'isola per l'aspetto culturale della fase Ggantija. Tuttavia vengono sottolineate le notevoli somiglianze che presenta la caratteristica ceramica ad incrostazione con la ceramica di Chassey, e nelle fogge e nei motivi decorativi con la ceramica graffita apulo-materana, la cui posizione cronologica è però assai mal nota.

Da questa fase in poi lo schema cronologico di Evans si distacca da quello di Trump per poi tornare in sincronia con la fase iniziale del bronzo, quella rappresentata dalla necropoli di Tarxien.

Per l'aspetto Saffieni, stimato di transizione e di breve durata non vi sono mezzi di datazione assoluta, ma il suo posto all'interno della sequenza è come sempre attestato dalla stratigrafia di Skorba.

Perno della cronologia delle ultime fasi dell'età del rame e del successivo passaggio al bronzo è la datazione della fase di Tarxien.

In base alle analogie col MM II e III e con la cultura di Ozieri, classificata in base alla cronologia del Bray, l'A. in palese contrasto con le datazioni al C 14 attribuisce al periodo di Tarxien una durata che va dal 2000 al 1600 a.C., con la conseguenza che quasi tutta la seconda metà del III millennio vedrebbe a Malta lo sviluppo della cultura Ggantija.

Poco stringenti, sia da un punto di vista tipologico che cronologico ci sembrano per il periodo di Tarxien i confronti con la cultura francese di Peu Richard, più calzanti quelli con Fontbouïsse, ma soprattutto con la cultura sarda di Ozieri che è indubbiamente quella che presenta le maggiori affinità con Tarxien. Il legame più stretto con quest'ultima, ci sembra fornito dalle comuni analogie col mondo minoico.

A nostro avviso però nei motivi decorativi le maggiori affinità si riscontrano con i materiali del MA III e MM I e II (cioè 2300-1700 circa a.C.). Inoltre molte forme della ceramica, il motivo delle spirali ricorrenti, ben note sulle pissidi di Melos e Naxos, le raffigurazioni di imbarcazioni, nonché analogie nella plastica figurativa, ci riportano alla cultura cicladica del bronzo antico.

Non vediamo quindi alcuna contraddizione nel porre lo sviluppo della cultura di Tarxien già negli ultimi secoli del III millennio oltre che nei primi del II, come indicano anche le datazioni al C 14.

Con la fase della necropoli di Tarxien si entra cronologicamente, con una cesura netta nei confronti del precedente patrimonio culturale, nell'età del bronzo. Le genti della necropoli di Tarxien rappresentano indubbiamente dei gruppi allogeni. Le affinità di questo aspetto con la cultura di Capo Graziano, e di entrambe con la Grecia mesoelladica, sono state da Evans più volte messe in risalto.

In particolare è stata evidenziata l'analogia con la facies culturale peloponnesiaca, per ora isolata, rappresentata dai ritrovamenti dell'Altis di Olimpia (M. Cavalier, B.C.H., LXXXIV, 1960, p. 337 ss.).

E' un peccato, per la portata del loro significato storico, che non siano stati inseriti nella trattazione i recenti rinvenimenti di Ognina (L. Bernabò Brea, Kokalos, 1966, p. 40 ss.) vera e propria colonia maltese in Sicilia.

I successivi aspetti Borg in Nadur e Bahrija non hanno subito modifiche rispetto alla definizione datane da Trump (op. cit.) il quale ha riconosciuto nel primo tre fasi di sviluppo.

In assenza di datazioni al C 14 la fase di Borg in Nadur si può datare in base alla presenza di vasi, riferibili all'inizio della fase 2, in tombe appartenenti alla cultura di Thapsos, a loro volta datate in base alle importazioni di ceramica micenea (soprattutto Mic III A 2).

La fase 3 della cultura di Borg in Nadur sembrerebbe tuttavia perdurare a lungo se si considera che negli scavi del Silo I di Mtarfa, Ward Perkins ha rinvenuto frammenti di questo stile insieme a materiale dell'inizio del periodo fenicio. La fase 3 di Borg in Nadur sarebbe quindi parallela all'aspetto Bahrija che per ora non appare diffuso in tutta l'isola e che rappresenta probabilmente l'intrusione di un piccolo gruppo allogeno durante il bronzo finale.

Una più puntuale identificazione della ceramica dipinta di importazione della fase Bahrija sarebbe pertanto stata possibile sulla base della stratigrafia di Satyrion, dove ceramica tipo Torre Castelluccia o protogeometrica japigia è presente nei livelli medi dello strato 5, data-ti con sicurezza.

Profondamente convinto del carattere autonomo della cultura maltese fino alle fasi finali dell'eneolitico, l'A. non sembra essersi posto in modo fondamentale il problema di approfondire, tramite i confronti che pure talora utilizza ampiamente, l'indagine filogenetica dei vari aspetti culturali e di seguirne lo sviluppo storico.

Ne deriva una successione, talora alquanto meccanicistica, di fasi che, illustrate accuratamente nella tipologia dei materiali, risultano spesso astratte e vuote di caratterizzazione storica.

In questo senso anche le notizie di carattere ecologico ed antropologico delle 5 appendici, dovute ad autori vari, che completano il testo, non sono state utilizzate nella trattazione come avrebbero meritato.

Questi limiti ci appaiono però, come si è già detto inizialmente, una diretta conseguenza del carattere strettamente documentario che l'autore ha voluto imprimere all'opera, la quale del resto risponde in modo ineccepibile a questo compito.

MIRELLA CIPOLLONI